

## Le huitième paragraphe

Paul Bélanger

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Bélanger, P. (2019). Le huitième paragraphe. *Les écrits*, (156), 115–116.

PAUL BÉLANGER  
LE HUITIÈME PARAGRAPHE

*Tout, une façon de neige intérieure révèle à tes suivants la fin de tes  
attachements en même temps que la conversion de ton exil.*

René Char

Rien n'a semblé bougé, et le mortel commun pense qu'en pliant le vers, il s'ensuivra une forme naturelle. Mais rien n'est plus semblable à la dureté de la montagne que la cristalline « parole d'aube » qui passe à une heure tardive, quand tous en exil n'entendent plus que le vent de leur sommeil : dans ces repères d'obscurité dont la nuit s'éclaircit d'un seul éclair, et retombe, fugitive, au plus profond nocturne.

Notre sommeil est tout autre.

Nous plongeons dans l'aspiration de la terre et nous soucions peu des retors ou des désaccords. Que ne chutent en nous les braises volcaniques : nous détruisons à mesure que l'on remplace, l'oubli est la condition même de l'exilé. Ovide le savait, et à sa suite tant d'autres.

Imaginons, aussi peu que possible, la pierre se briser, et les yeux de l'homme devant nous se révolter ; se brisant, libère une telle scansion qui résonne rouge dans la forêt sans limite.

La limite, un abrégé de l'être qui se dilue l'aube venue, sans ne rien quitter ni s'acquitter d'une vie obligée.

Disparaître est la seule continuité de l'espèce.

Il assiste à la finalité de sa distance. Comme des galaxies qui se fuient, les autres passent qu'il ne reverra plus.

Des amis lointains le ramènent sans que cesse l'exil. Avant ou après. Aujourd'hui, demain, les choses changent : visages, peaux, corps, rien n'est plus possible ; même l'étoile au fond de ses yeux, scintille une pure lumière du Nord.

Il n'est de bâton, que celui qui caresse.

Il bâtit sa réputation sur un incertain miracle, plein de feu et d'étincelles, de routes qui se perdent dans le bois du temps.

On ne laisse les exilés tranquilles aujourd'hui – le faudrait-il vraiment, car une fois la dette payée, il reste peu de choses à dire.

Il se perd dans les lumières de la ville, la honte le visite d'éprouver une telle beauté.

Ce que la vie lui souffle, il le redonne force fragile de sa parole augurale, les fleurs s'ouvrent sur des fleuves multicolores.

Les arbres du lointain se taisent devant le bruit des hommes, mais déportés par les vents, les feuilles essaient le thème disparu, oublié, archaïque, et toujours engoncé dans les arcanes de l'être.

La terre est sans équation, son caractère obscur nous absorbe en entier.

---